

Romances sans paroles

Yves Navarre

17. MARIE-JO

Café Justin. Sargues. Samedi 20 février. Vingt heures. Karpak a pris une chambre à l'hôtel de la Rose d'Or. Il s'est douché, rasé. Il a mis une chemise propre, et il est sorti comme un voleur, le voleur de la ville. Il est allé vérifier si la voiture de location était bien fermée. Il a marché le long de la Capte puis, par une ruelle, il est entré dans le vieux quartier. Derrière le cinéma Familia, il a reconnu l'immeuble. La porte était entrouverte. Il n'y avait plus de boîte aux lettres au nom de Mathias Veretti. Il est alors redescendu vers la place de la sous-préfecture. Dans la vitrine de la librairie, il a vu son roman, en pile, et sa photo sur une affichette. Une photo de Michèle qui lui avait dit, le jour de la prise de vue, « souriez un peu. Vous avez toujours l'air lugubre ». Karpak avait répondu à voix basse « c'est l'objectif » mais Michèle n'avait pas écouté et, comme elle semblait attendre de lui un rayonnement, il s'était appliqué, en pensant à Luc, à lui offrir un sourire éclatant. Michèle avait dit « bravo ! » puis « vous voyez que vous pouvez ». Michèle lui avait ensuite expliqué « les photos volent l'âme. Quand vous quittez une pièce, vous laissez de la matière derrière vous. C'est cette matière que je veux. Et Jean a dû vous prévenir : je ne recadre pas, je ne filtre pas, je ne retouche pas. La photo que vous aurez, ce sera très exactement comme je vous aurai vu ». Et sur la photo ç'avait été un autre, son autre, Luc, et pas lui, pas Karpak. Michèle avait un studio de photographie, rue de Londres. Quand elle lui avait donné son adresse professionnelle, Karpak avait entendu « rue de l'Ombre ». Tout cela est dans la photo, sur l'affichette, contre la porte de la librairie, et un seul le sait, lui. Image distribuée. Puis Karpak a traversé la place. Au café Justin, le chien Rex dormait près du juke-box. Karpak avait commandé un panaché. Deux femmes, habillées de noir, se parlaient à la table voisine, sanglées dans leurs manteaux, foulards noués autour du cou, inquiètes du sort de leurs sacs posés sur les chaises à côté d'elles, comme si elles avaient été quatre.

« Tu te rends compte » dit l'une, toute sa vie, il aura été malade. Toute sa vie il s'est plaint. Nous l'avons toujours aidé. Il va mieux. Et il meurt ! . « Oh, tu sais » répondit l'autre, « on ne dit plus il est mort de vieillesse, mais il est mort guéri » puis « si j'avais su, pour devenir riche, j'aurais fait des études de pharmacienne ». « Pharmacienne ? Toi ? Je sais d'où tu viens et tu n'as pas avantage à dépasser les bornes. » « Tu ne peux pas tenir plus d'une journée sans être méchante ? » « Non, et encore ! Avec toi je bats mes records. Parce qu'on se voit rarement. Tu sais, après mon second, on m'a opérée du ventre. J'avais très mal, une nuit. Très, très mal. Je criais. L'infirmière a réveillé le médecin de garde, en urgence. Le type s'est approché de moi, pas content, parce qu'il était cinq ou six heures du matin, et il m'a dit, comme ça, comme s'il avait eu la rage, " alors, vous avez vraiment mal ? " Depuis, c'est plus fort que moi, je parle comme lui ... »

Karpak décide de ne plus écouter. Il fixe son attention sur la musique de juke-box, sur le chien, sur les clients du comptoir. C'est l'hiver. Il se sent en vitrine, comme son roman, de l'autre côté de la place. À quoi bon écrire, transposer, transcrire, proposer, appeler, inscrire ? De quel partage s'agit-il ? A-t-il jamais eu lieu ? À Crantac, encore une fois, il ne fera que du nettoyage, pour les autres, outil de bonne conscience, de quoi remplir trois petites pages, et puis salut, bonsoir, adieu.

Mathias est entré. Il n'a pas eu l'air surpris de voir Karpak. Il lui a dit « vous ? De retour ? Je peux m'asseoir ? » et il s'est assis. Il a commandé « la même chose s'il vous plaît ! » et le garçon a apporté un second panaché. Les deux dames ont payé et sont sorties. « Quand je pense qu'il y a des gens qui passent toutes leurs « journées dans des bars ! » « Parle moins fort, Marie-Jo. » « Quoi ? Je parle ! » Karpak et Mathias se sont regardés, longuement, sans rien se dire. Mathias a bu son verre, puis il a pivoté sur la chaise, un coude sur la table, dos tourné à la place. Il a regardé le patron, le serveur en train de donner un coup d'éponge sur la table voisine, « ça vous gêne si je reste ? » « Non. » « On se disait tu, n'est-ce pas ? » « Oui. » « En fait, je ne crois pas. Nous ne nous sommes même pas parlé. » « Exact. » « Vous habitez toujours rue Odilon-Gaudibert ? » « Oui. » « Et votre roman, c'est un succès ! » « Oui. » « Ça rapporte beaucoup ? » « Non. » « Alors, c'est moi la biscuitière ? » Karpak n'a pas répondu.

Mathias a croisé les bras, comme pour cacher ses mains, « oui, non, exact : c'est tout ce que vous avez à me dire ? » « Oui. » « Vous êtes revenu dans la région pour longtemps ? » « Non. » « Chez des amis ? » « Pas vraiment. » « J'ai changé, n'est-ce pas ? Ou bien était-ce que nous ne nous connaissions pas ? » « Je n'ai pas compris. » « Eh bien, la première fois, nous nous sommes fait de l'illusion. Parce que c'était la fin de l'été ? » « Vous n'avez pas changé, Mathias. » « Moi, je vous trouve mieux, sur la photo, chez la libraire. C'est comme ça que je vous garde, dans ma mémoire. Vous avez une petite place. C'est comme ça que je vous vois. Et pas du tout tel que vous êtes, maintenant. » Silence. Mathias respire profondément « bon. Je crois qu'il vaut mieux que je n'insiste pas ».

Mathias prend un billet de cinquante francs dans son portefeuille, retire la montre de son poignet et la pose sur le billet, devant Karpak « je vous rends ce qui vous appartient. Mais je garde le reste. Une image. Surtout si je n'y crois plus ».

Mathias se penche il faudra que vous changiez le bracelet. En remettre un à votre taille ».

Mathias paie les consommations « j'ai changé d'adresse. J'ai un deux-pièces, dans un immeuble moderne, à la sortie de la ville. Tout neuf. J'ai une voiture. Le samedi soir, je vais à Marseille. Dans un bar. Pour l'aventure. L'aventure, une fois par semaine, ça suffit. Nous sommes trop vite de fantastiques consommateurs d'images. Vous ne trouvez pas ? Ça a l'air de vous fâcher ce que je viens de dire. Mais il n'y a rien entre nous. D'ailleurs, il y a quoi, entre qui et qui, passé le temps de l'illusion ? » Il se lève « adieu, monsieur. Je suis bien content de vous avoir rendu l'oméga ». Puis, remettant sa chaise en place « j'ai vu une dame demander à la libraire de ne pas jeter l'affichette de votre livre. Et de la garder, pour elle. Ça vous fait plaisir ? »

Un peu plus tard, près de l'hôtel, Karpak a revu Marie-Jo, dans son manteau noir, cramponnée à son sac. Elle attendait. En bordure de boulevard. Une camionnette est arrivée et s'est arrêtée devant elle. Un homme, en se penchant, lui a ouvert la portière. Elle est montée, comme une dame, très dignement. La camionnette était pleine de cageots vides. Devant cet homme, son mari, Karpak s'était dit que Marie-Jo n'osait plus parler. Ils ne s'étaient même pas regardés. Le manteau noir, brusquement, avait été trop élégant.

Dans la salle de restaurant de l'hôtel, il n'y a qu'une personne à chaque table, un homme seul, voyageurs de commerce, agents d'assurances-vie, veufs, comment savoir, et une seule table libre, pour lui. Le monde est ainsi fait que Karpak a l'impression de ne plus pouvoir s'y ajouter. S'il s'y ajoute, cela ne simplifie rien. Le temps où il « attrapait le bonheur » n'est plus.

La serveuse lui tend le menu « vous avez dit quelque chose, monsieur ? » Karpak vient de parler à voix haute, sans même s'en rendre compte. « Non, rien. » « Le menu ? » « Oui, le menu. » Cette expression, il la tient de Jean, lorsque Jean avait rencontré son « apprenti docteur ». « Et c'est foutu, j'ai attrapé le bonheur. Il me regarde. Tu ne peux pas savoir. Les yeux grands ouverts. » « Non, Jean, il ne fait que chercher dans ton regard un reflet de lui-même. »